

songer à cela sans frémir. Il voulait que tout fut terminé promptement et pensait dire adieu dès le lendemain à des trésors qui contenaient toute sa jeunesse, il aurait dit autrefois : sa vie.

Lorsque François l'eut quitté, il se coucha.

C'était la dernière nuit : il ne put guère dormir.

Cette chambre gothique, dans laquelle il se trouvait et qu'il préférait à toute autre pièce, était plus belle et plus curieuse encore aux lumières que pendant la journée. L'éclairage répondait à l'ameublement : c'étaient des bougies de cire que portaient des bras de fer scellés dans le mur aux deux côtés de la cheminée, où des flambeaux posés sur la table. Deux de ces derniers étaient restés allumés. Leur clarté insuffisante donnait aux objets une apparence fantastique ; elle flottait vaguement parmi eux, faisant rayonner les uns et laissant les autres dans l'ombre, comme par caprice. Des étincelles s'accrochaient aux petits carrés des vitraux entre les lourdes tentures : dans une des parties les plus noires de la chambre, un éclair jaillissait tout à coup d'un casque ou d'une épée touchée par la lumière. Ici, comme une tache sanglante, brillait le satin rouge d'un coussin ; là, les raides figures des tapisseries semblaient prendre vie pour se livrer aux plus effrayantes contorsions.

Combien de fois René, dans ses jours de jeunesse et d'enivrement, n'était-il pas demeuré étendu ainsi, pendant des heures, dans ce milieu qui lui plaisait, et si heureux qu'il en oubliait le sommeil ! Il avait toujours été rêveur ; et comme il se retraçait sa vie passée, elle lui parut elle-même un rêve. Elle s'était envolée sans qu'il en restât rien, brillante, rapide, très douce, mais vive et légère comme un songe. De tout ce qu'il avait possédé, il n'emportait que deux choses dans une existence nouvelle : l'amour d'une enfant et l'approbation d'un pauvre vieillard. Il sourit en songeant à la bénédiction naïve de François. Puis il rappela à son souvenir le regard de Gabrielle, ce regard qu'il avait surpris, lui aussi, lorsqu'il avait levé la tête dans l'avenue des Acacias : c'est alors qu'il avait eu à la fois la révélation de son propre amour et la honte de sa bassesse. Il se retraça les traits de ce visage inquiet, pensif et charmant, tourné vers lui avec tant d'amour... il le savait maintenant ! Et c'est ainsi qu'il ferma les yeux.

Les bougies achevaient de se consumer dans les flambeaux, et de faibles rayons de jour, pâlisant le vitrail, venaient déjà se jouer sur le front du dernier comte de Laverdie.

X

C'était le samedi suivant. Il fit ce soir-là une chaleur terrible.

Vers trois heures de l'après-midi, M. Duriez était seul dans son cabinet, rue des Petites-Ecuries. Il venait de recevoir et d'expédier quelques dépêches, et, pour la vingtième fois, il consultait sa montre. — « Ciel ! que cette journée est longue ! se dit-il. Quand donc est-ce que l'heure de partir viendra ? »

Il devait dans la soirée prendre le train pour Trouville, où sa famille se trouvait depuis le commencement de la semaine. Il se sentait très fatigué, et, comme il était lourd et gros, la chaleur l'éprouvait beaucoup.

Le cabinet de M. Duriez donnait sur la rue. On avait, ce jour-là, fermé complètement les volets des trois fenêtres, à cause du soleil, ce qui n'empêchait pas que l'on y étouffât. La tâche de la semaine était terminée, du moins pour le chef de la maison ; mais il voulait atten-

dre le dernier courrier. Il était pourtant plus impatient de s'en aller qu'un écolier qui part en vacances. D'abord, pour lui, six jours loin de sa famille étaient aussi loin que six mois : Emile même l'avait abandonné ; on avait permis au jeune homme de quitter les affaires pour installer sa mère et sa sœur dans leur chalet.

Un cabriolet de place venait de s'arrêter devant la maison : un jeune homme, à la tournure et à la mise d'une distinction absolue, en descendit, et, après s'être assuré par un coup d'œil qu'il ne se trompait pas, pénétra sous la voûte.

M. Duriez reconnut le comte de Laverdie.

— « Tiens ! pensa-t-il, en un instant aussi curieux et aussi éveillé que s'il n'y eût pas eu vingt-huit degrés à l'ombre... Le comte ici ! en fiacre ! C'est singulier. Que peut-il me vouloir ? »

Dans sa dernière visite, madame de Saint-Villiers trouva l'occasion d'entretenir longtemps sa filleule en particulier, et, dès qu'elle fut partie madame Duriez se hâta de questionner la jeune fille. Celle-ci répondit assez évasivement, puis, pressée quant à la grande affaire du mariage, elle déclara avec beaucoup de tranquillité qu'on ferait mieux de n'y pas songer, qu'elle supposait la marquise et René moins décidés qu'on ne s'était plu à le croire, et que, pour elle, elle y renonçait volontiers, ayant peu d'inclination pour le comte et ne s'en étant pas cachée à sa marraine.

Des paroles tellement inattendues furent accueillies avec stupeur et irritation. Gabrielle eut à subir de longs et ridicules discours, elle s'y attendait et les écouta sans mot dire. Sa mère, indignée, s'en prit à elle de la rupture, certaine qu'elle avait éloigné le comte par sa froideur. Ce qui sembla le plus pénible à la jeune fille fut que ses parents crurent, comme René lui-même l'avait fait, qu'elle préférait Ernest Arnaud ; entendre commencer, discuter et juger ses sentiments les plus secrets, tels du moins qu'on pensait les deviner, fut pour elle un supplice.

Sur ces entrefaites, on partit pour Trouville.

Dans l'agitation du déplacement, Emile négligea un peu la lecture des journaux : ce fut par des amis qu'il apprit assez tard la vente qui allait être effectuée dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré.

— « Vous voyez, disait Emile à sa mère, ce que vaut ce comte de Laverdie, et à quoi il s'est trouvé réduit aussitôt qu'il a perdu l'espoir d'épouser ma sœur. Blâmez-vous encore Gabrielle d'avoir su décider pour elle-même avec tant de jugement et d'énergie ? »

— « Rien n'est changé, répondait madame Duriez ; nous savions qu'il avait des dettes. Est-ce que cela empêche qu'il ne soit comte et que son fils aîné, s'il se marie, ne doive porter le titre de marquis de Saint-Villiers ? Gabrielle a fait un coup de tête dont je ne me consolerais jamais et que je déplore jusqu'à mon dernier jour. »

La jeune fille entendait tout cela, ce qu'on feignait de dire tout bas aussi bien que le reste. Elle avait été douloureusement étonnée d'apprendre ce qui se passait à Paris ; car, malgré elle, quelques illusions lui restaient encore, et il lui avait été impossible jusque-là de mépriser tout à fait René. Elle tomba dans un désespoir profond ; il lui sembla que tout se brisait à la fois dans son cœur. La confiance dans son père et dans sa mère, la tendre intimité avec son frère, toutes les perspectives riantes de sa vie, s'envolaient avec son amour : et pourtant le vide laissé par celui-ci était déjà si grand qu'il semblait affreux de le sentir se creuser plus encore.